

La tête à l'envers

Il est une page du *Monde des livres* que le Témoin gaulois ne manque jamais de lire en entier, celle des *Chroniques* écrites par trois écrivains : Camille Laurens dont *Le Feuilletton* se taille la part du lion, quatre colonnes sur trois quarts de hauteur, Roger-Pol Droit qui avec *Figures libres* occupe le bas de la page sur la même largeur, enfin Mathias Énard qui analyse trois livres de poche sous le titre *Des poches sous les yeux*, sur la cinquième colonne tout entière. Seulement pour le plaisir que procurent l'intelligence des trois auteurs, leurs styles respectifs, et l'ouverture qu'ils donnent sur le monde littéraire. Pourtant, ces chroniques ne l'ont jamais conduit à un achat, question de goûts et d'intérêts, sans doute.

Il n'en parlerait donc pas si, jeudi dernier, il n'était tombé sur une réflexion littéralement renversante : « *Il est passionnant de constater à quel point la situation de pandémie que nous connaissons depuis plusieurs mois renverse presque ironiquement la perspective. Les "sans deuil" – aides soignantes, caissières, éboueurs – ne sont-ils pas en effet ceux qui permettent aujourd'hui aux autres... de vivre et de survivre ?* » Ainsi parle l'idéologie dominante : ceux qui détiennent les capitaux « font vivre » les autres en leur donnant du travail ! Mais non, chère Madame : ce sont les « sans deuil » (d'autant plus mal payés que leur tâche est plus indispensable à la survie de tous ¹) qui font vivre tout le monde, et qui donnent aux riches leur fortune. La pandémie ne renverse que votre perspective, celle des gens qui, aurait dit Karl Marx, marchent sur la tête.

1 « *L'anthropologue David Graeber [note] que plus un emploi est utile à la société, moins il est payé et considéré* » relève Philippe Descola dans un excellent article du même numéro (daté du 23 mai 2020).